

En sortant de la salle, arrêtez-vous devant ce bronze, montrant un soldat britannique qui se recueille devant la tombe d'un camarade.



Sonnez, clairons, au nom des riches Morts!

Chacun d'entre eux, fût-il solitaire et pauvre de son vivant,

En mourant nous a offert un cadeau plus précieux que l'or.

Ceux-là se sont dépouillés du monde ; ils ont versé le rouge

Et le doux vin de la jeunesse ; ils ont renoncé à leur avenir

De travail et de joie, au calme inespéré

Que les hommes appellent l'âge ; et pour ceux qui auraient dû être

Leurs fils, ils ont donné leur immortalité.

RUPERT BROOKE
Les morts (1915)

A savoir

Le devoir de mémoire fut une préoccupation dès la fin du conflit. Les monuments commémoratifs se sont multipliés.

En France, chaque commune a érigé un monument aux morts en souvenir de ses "enfants morts pour la patrie". Depuis la loi du 24 octobre 1922, le 11 novembre est la date retenue pour honorer les morts de la Grande Guerre.



parcours

PUBLIC VISÉ : **COLLÈGE / LYCÉE**

Parcours Littéraire

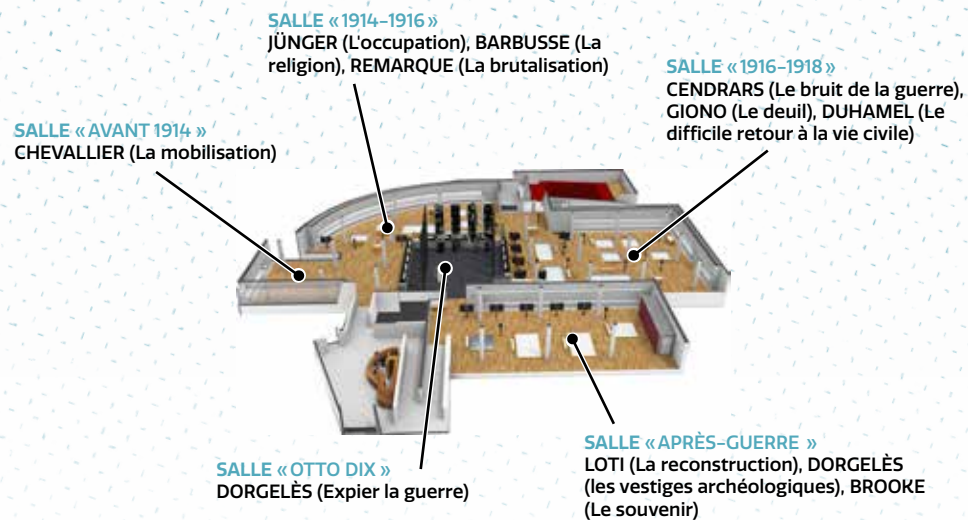
HISTORIAL
de la
Grande Guerre
Péronne - Thiepval | Somme



Ce livret vous invite à découvrir le musée à travers un parcours littéraire donnant un autre regard sur l'expérience combattante et le vécu des civils durant la Grande Guerre.

CONSIGNES

À la lecture de témoignages, en déambulant de salle en salle, d'objet en objet, vous aborderez différents aspects de la Grande Guerre.



Entrez dans le musée.

Face à vous sont présentées les affiches de mobilisation française et allemande.



Sur toutes mes mairies, on pose l'affiche. Les premiers cris: "C'est affiché !" La rue se bouscule, la rue se met à courir. Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident.

Toute la France est devant l'affiche et lit : "Liberté, égalité, fraternité - Mobilisation générale". Toute la France, dressée sur les pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : "La mobilisation", sans comprendre. Une voix dans la foule, comme un pétard : "C'EST LA GUERRE !" [...]

On a dit aux Allemands : "En avant pour la guerre fraîche et joyeuse ! *Nacht Paris* et Dieu avec nous, pour la plus grande Allemagne !" Et les bons Allemands paisibles, qui prennent tout au sérieux, se sont ébranlés pour la conquête, se sont mués en bête féroce.

On a dit aux Français : "On nous attaque. C'est la guerre du droit et de la revanche. A Berlin !" Et les Français pacifistes, les Français qui ne prennent rien au sérieux, ont interrompu leurs rêveries de petits rentiers pour aller se battre.

Il en a été de même pour les Autrichiens, les Belges, les Anglais, les Russes, les Turcs, et ensuite les Italiens. En une semaine, vingt millions d'hommes civilisés, occupés à vivre, à aimer, à gagner de l'argent, à préparer l'avenir, ont reçu la consigne de tout interrompre pour aller tuer d'autres hommes. Et ces vingt millions d'individus ont accepté cette consigne parce qu'on les avait persuadés que tel était leur devoir.

Vingt millions, tous de bonne foi, tous d'accord avec Dieu et leur prince... Vingt millions d'imbéciles... comme moi !

GABRIEL CHEVALLIER
La peur (1931)



A savoir

En France et en Allemagne, la mobilisation se fait sur la base de la conscription. En Grande-Bretagne, le gouvernement fait appel aux volontaires.

Ce texte remet en cause l'idée reçue d'un départ pour la guerre "la fleur au fusil".

Derrière vous est présentée la collection Yves Gibeau, une accumulation d'objets rouillés, percés, tordus, qui tranchent avec les autres objets du musée.



Le champ s'enfonçait dans la zone rouge comme une encoche et les boyaux comblés s'y dessinaient encore, d'une terre moins brune et parsemée de craie.

Autour, rien n'était défriché. Le sol était resté figé dans l'ancienne épouvante, et sur les sacs à terre pétrifiés des parapets, le chien même n'avait pu mordre. Il n'a poussé, de ce côté-là, que ces vrilles de barbelé, qui se tortillent, et ces baïonnettes rouillées, dont la poignée dépasse.

Quelle tuerie, quelle déroute a-t-il fallu pour joncher le terrain de ces cuirs en lambeaux, de ces masques troués, de ces fusils. Et ces débris jaunis qui traînent, cette calotte d'ivoire, polie comme un galet... Il n'y a donc pas de glaneuses pour les os ?

ROLAND DORGELÈS
Le réveil des morts (1923)



A savoir

C'est en quantité énorme que l'on trouve encore aujourd'hui des vestiges de la Grande Guerre : casques, fusils, queues de cochons, barbelés, gamelles, munitions et même corps de soldats.

Chaque année, les services de déminage procèdent à la destruction de tonnes d'obus. Ces spécialistes estiment que la terre rendra encore les tristes souvenirs de la guerre pendant plusieurs siècles...

9

Quittez la pénombre de la salle "Otto Dix" pour entrer dans la salle "Après-guerre".

Retrouvez ces deux objets en fond de salle.



Une des étrangetés de ces déserts, improvisés en pleine France, c'est cette profusion de réseaux en fils de fer barbelés qui serpentent partout, leur inextricables lignes, larges d'au moins dix mètres, hérissées de piquants comme les chenilles de poils, se croisent, s'enlacent, pendant des kilomètres, à perte de vue, parmi les trop luxuriants herbages, attestant le prodigieux travail des légions d'araignées humaines...

Pour enlever tout cela, pour combler toutes ces déchirures de la terre, combien d'années faudra-t-il ?

Sans même parler de rebâtir villes et villages, combien en faudra-t-il, d'années, pour ramasser tant de fer, pour emporter tant d'obus tombés comme grêle, et dont plusieurs, non encore éclatés, constitueront pendant longtemps une menace aux laboureurs ?

PIERRE LOTI
Soldats bleus (1914-1918)

A savoir

Après les combats, il a fallu songer à reconstruire. La tâche s'avérait ardue tant les destructions liées à la guerre étaient importantes. On estime qu'il serait tombé dans le département de la Somme un obus par centimètre carré !

D'ailleurs, une grande partie du département fut classée en zone rouge - c'est-à-dire une zone jugée à jamais perdue pour l'homme - au lendemain du conflit.

Mais la volonté des populations de retrouver leurs foyers fut la plus forte.



2

Entrez dans la salle "1914-1916" et placez-vous face à la vitrine "Atrocités, exodes", et plus spécialement devant cette gravure de Hermann-Paul.



J'avais mon logement chez un couple qui possédait une fort jolie fille. Nous nous partagions les deux pièces que comprenait la maisonnette, et le soir, je devais traverser la chambre de la famille. [...]

Un beau matin que je voulais sortir de ma chambre pour prendre mon service, la fille s'appuya de dehors contre la porte. Je crus que c'était l'une de ses plaisanteries et me mit de mon côté à m'arc-bouter fortement contre cette porte, que nos pressions opposées finirent par soulever de ses gonds, si bien que nous nous promenions à travers la pièce en la portant.

Tout d'un coup, la cloison tomba et la belle apparut en costume d'Ève, pour notre embarras commun et la grande hilarité de sa mère.

ERNST JÜNGER
Orages d'acier (1920)

A savoir

Dès l'été 1914, des territoires sont envahis; la Belgique et le nord de la France par les Allemands, une partie de l'Allemagne par les Russes sur le front est.

Comme le dénonce les propagandes, les populations civiles de ces zones occupées sont victimes d'exactions. Néanmoins...



A savoir

Tout d'abord méfiants les uns envers les autres, civils occupés et soldats occupants doivent cohabiter. Néanmoins, ils apprennent progressivement à se connaître.

On prend peu à peu conscience que l'ennemi est un homme comme les autres.



3

Placez-vous devant la fosse "Le front français".

Dimanche matin, je survolais la ligne de feu. Entre les bords extrêmes, entre les franges des deux armées immenses qui sont là, l'une contre l'autre, à se regarder et à ne pas se voir en attendant, il n'y a pas beaucoup de distance : des fois quarante mètres, des fois soixante. A moi, il me paraissait qu'il n'y avait qu'un pas, à cause de la hauteur géante où je planais.

Et voici que je distingue, chez les Boches et chez nous, dans ces lignes parallèles qui semblaient se toucher, deux remuements pareils ; une masse, un noyau animé et, autour, comme des grains de sable noirs éparpillés sur du sable gris. Ça ne bougeait guère ; ça n'avait pas l'air d'une alerte ! Je suis descendu quelques tours pour comprendre.

J'ai compris. C'était dimanche et c'étaient deux messes qui se célébraient sous mes yeux : l'autel, le prêtre et le troupeau des types. Plus je descendais, plus je voyais que ces deux agitations étaient pareilles, si exactement pareilles que ça avait l'air idiot. Une des cérémonies - au choix - était le reflet de l'autre. Il me semblait que je voyais

double. [...] J'ai entendu un murmure, un seul. Je ne recueillais qu'une prière qui s'élevait en bloc, qu'un seul bruit de cantique qui montait au ciel en passant par moi.

HENRI BARBUSSE

Le feu, journal d'une escouade (1916)



A savoir

La guerre apparaît, dans l'ensemble des pays belligérants, comme une cause juste. Chacun est convaincu d'avoir Dieu à ses côtés.

Face à l'adversité, de nombreux soldats cherchent du réconfort dans leur foi et dans leur religion, comme en attestent de nombreux objets issus de l'artisanat de tranchée.

8

Rejoignez la salle "Otto Dix" en remontant l'allée.

Entrez dans la pénombre et découvrez les eaux-fortes d'Otto Dix, artiste combattant allemand, qui a voulu, par ses œuvres, expier la guerre.

L'air est fripé de bruits légers ; le chant lointain d'un coq, les cahots d'une voiture, un gros chien qui aboie. Il faut juste assez de brise pour que je sente l'odeur de ces petites pommes rouges dont un arbre est chargé. J'oublie délicieusement que je suis un soldat.

Et pourtant non... Machinalement, tandis que je rêve, le soldat veille sur moi. Sans y penser, je guette si rien ne bouge sur la crête, je cherche où la mitrailleuse aurait le meilleur champ de tir, et, soudainement, ce parfum aigrelet de pommes me rappelle que je n'ai pas pris mon masque.

Est-ce bête ! La guerre a tout gâté.

Pour moi, un fossé est maintenant une tranchée, un trou un entonnoir, une ferme un cantonnement, et si je me cogne dans une corde à sécher le linge, je m'écrie sans réfléchir : "Faites passer, attention au fil..." Redevierai-je jamais l'homme que j'ai été ?

ROLAND DORGELES

Les croix de bois (1919)



Otto Dix, *Une troupe d'assaut avance sous le gaz*



A savoir

La guerre, sa violence, son horreur, marque profondément les combattants.

Comment oublier le sang et les cris des hommes tombés lors des combats ?

Nombre d'anciens combattants rapportent avoir eu, pendant de longues années, des visions cauchemardesques dans leur sommeil.

7

Arrêtez-vous devant les deux fosses "La souffrance des corps". Sur la cantine en bois, un nom apparaît...



"La peau commence à bien recouvrir les bourgeons. Encore quelques semaines, et puis, un pilon ! Tu fileras comme un lapin."

Plaquet essaie un menu rire sec qui ne veut dire ni oui ni non, mais qui traduit une grande timidité et autre chose encore.

"Pour le dimanche, tu pourras mettre une jambe artificielle. On passe dessus une chaussure ; le pantalon cache tout. Impossible de rien y voir.

[...]

- Je ne sortirai guère de la maison.
- Avec un bon appareil, Plaquet, tu pourras marcher comme tout le monde. Pourquoi ne sortirais-tu pas de la maison ?"
Plaquet hésite et se tait.
"Pourquoi ?"

Alors, d'une voix imperceptible, il dit :
"Je ne sortirais jamais ; j'aurais honte..."

GEORGES DUHAMEL
Vie des martyrs (1917)



A savoir

La Grande Guerre, par la puissance de nouvelles armes, modernes et toujours plus efficaces, a causé un nombre important de blessés et de mutilés dont ceux - les plus emblématiques - touchés au visage et baptisés *gueules cassées*.

Pour ces mutilés et défigurés, la médecine propose chirurgie réparatrice et pose de prothèses.

4

Tournez-vous vers la fosse "Le front allemand".

La pelle est fort utile pour creuser et entretenir les tranchées. Mais les soldats lui trouvent une autre fonction...



A vrai dire, la baïonnette a perdu de son importance. Il est maintenant de mode chez certains d'aller à l'assaut simplement avec des grenades et une pelle.

La pelle bien aiguisée est une arme plus commode et beaucoup plus utile ; non seulement on peut la planter sous le menton de l'adversaire, mais, surtout, on peut assener avec elle des coups très violents ; spécialement si l'on frappe obliquement entre les épaules et le cou, on peut facilement trancher jusqu'à la poitrine.

Souvent, la baïonnette reste enfoncée dans la blessure ; il faut d'abord peser fortement contre le ventre de l'ennemi pour la dégager et pendant ce temps on peut facilement soi-même recevoir un mauvais coup.

ERICH MARIA REMARQUE
À l'ouest rien de nouveau (1929)



Massues de tranchées britanniques
(Fosse "Le front britannique")



A savoir

Au moment de l'assaut, lorsque le soldat franchit le parapet et se retrouve dans le *no man's land*, son arme privilégiée reste le fusil. Mais dès qu'il pénètre dans la tranchée ennemie, l'espace se rétrécit et le fusil, prolongé de sa baïonnette, devient encombrant.

Les soldats de tous pays optent pour des armes moins conventionnelles mais plus adaptées au combat au corps à corps comme couteaux, massues, ou pelles...

5

Dirigez-vous vers la salle "1916-1918".

Entrez et tournez vous vers la droite. Vous voilà dans la ligne de mires des mitrailleuses...

La canonnade ininterrompue qui descendait du nord avait réellement de l'ampleur, le grondement continu, le rythme éternel et sans cesse renouvelé, la respiration de l'océan. Cela était grandiose et élémentaire comme la manifestation d'une force de la nature. [...] Cela tenait de l'opéra et de la prestidigitation. De la prestidigitation par la rapidité du trucage et de l'opéra par la musique d'accompagnement car chacune de ces fusées était accompagnée du tac-tac-tac d'une mitrailleuse, de coups de fusil plus ou moins précipités et plus ou moins nourris, de l'éclatement comme dans une eau profonde des grenades ou des *minen* et, quand la lumière s'était éteinte, de l'explosion d'un gros pétard ou de la détonation d'une bombe à retardement.

Par rapport à ces fusées blanches éblouissantes, quand une fusée verte ou rouge s'élevait isolément, elle paraissait perdue à l'horizon et ce décalage d'optique s'accroissait du fait qu'au signal de l'une de ces fusées colorées une grande lueur, comme un éclair de chaleur tréssaillant au ras du ciel noir, ébranlait la nuit opaque, aussitôt suivie d'une volée d'obus qui éclataient sur les tranchées à nos pieds ou passaient en



Mortier de tranchée, baptisé "crapouillot"

hululant au-dessus de nos têtes.

Après leur explosion rageuse à proximité ou fracassante dans le lointain, on entendait en écho leur coup de départ. "Un, deux, trois, quatre, cinq, six...", comptais-je à haute voix pour estimer la distance de l'emplacement des batteries. Tout cela n'avait rien de précipité, paraissait bien réglé et n'offrait rien de particulièrement dramatique mais était prenant. On ne pouvait en détourner les yeux et l'on suivait le spectacle à l'oreille.

BLAISE CENDRARS
La main coupée (1945)



A savoir

En l'absence d'enregistrements sonores du champ de bataille, la Grande Guerre reste pour nous une guerre silencieuse.

Pourtant, nombre de témoignages de combattants décrivent le vacarme omniprésent de la ligne de front.

6

Sur le mur, à côté de la fosse, observez le grand triptyque.



André Devambez, *La pensée aux absents* (1927)



La grande salle de la ferme est pleine de monde. On a tout enlevé : le buffet, l'armoire, le pétrin. On a aligné le long des murs les chaises à dossier droit. On est assis là sur ces chaises autour de la salle vide. On a éteint l'âtre. On a balayé les cendres, on en a fait un tas au milieu de l'âtre pour bien dire qu'il n'y a plus de feu. Au milieu de la salle, la table toute nue, toute vide et, aux quatre coins de la table, de longs cierges allumés.

Tous ceux du plateau sont là. Ils sont tous venus : des vieux, des femmes et des filles, raides sur leurs chaises. Ils ne disent rien. Ils sont à la limite de l'ombre. Ils regardent la table vide et les cierges, et la lumière des cierges vient juste un peu mouiller leurs mains à plat sur les genoux. De temps en temps quelqu'un tousse.

La Félicie a sorti son deuil. Le deuil toujours prêt dans l'armoire : la jupe noire, le corsage noir à pois blancs et,

sur la tête, le fichu noir qui, tout d'un coup, la fait vieille. On ne voit d'elle que ses yeux rouges et sa bouche toute tordue.

JEAN GIONO
Le grand troupeau (1931)



A savoir

La mort est omniprésente tout au long des quatre années de guerre. Elle touche toute la société, chaque famille : civils et militaires, hommes, femmes, enfants, pères et mères, maris et épouses...

Le deuil est un processus nécessaire de délivrance qui se porte de manière individuelle ou collective.